

a fait de rien le monde physique, le monde matériel? Donc Jésus-Christ a agi en Dieu dans l'ordre social, son œuvre prouve sa divinité.

Il y a dix-huit siècles, à pareil jour, trois hommes partis de l'Orient arrivaient en Judée. Quelque signe mystérieux les avait avertis que de grandes choses s'étaient passées dans le monde. Le roi de l'Univers, disait-on, venait de faire son apparition au milieu des peuples. Pour le trouver, ils ne dirigèrent point leurs pas vers le trône d'Auguste; sans saluer les aigles romaines, ils passèrent à côté du trône d'Hérode et de la chaire de Moïse; puis, s'arrêtant dans une simple bourgade, ils y trouvèrent un petit enfant enveloppé de langes, et se prosternant, ils l'adorèrent. Ils avaient compris que de ce berceau obscur et délaissé, il s'élèverait une puissance plus haute que la puissance de Moïse, que la puissance d'Hérode, que la puissance d'Auguste, la puissance du Dieu qui a fait le ciel et la terre. A l'exemple des rois Mages, Messieurs, inclinons-nous devant le berceau de ce nouveau-né et déposons à ses pieds l'hommage de notre foi et l'offrande de notre amour.

HUITIÈME CONFÉRENCE

JÉSUS-CHRIST EST MORT EN DIEU

Messieurs,

Jésus-Christ est né en Dieu, il a parlé en Dieu, il a agi en Dieu, et, par conséquent, il a vécu en Dieu. Mais, comme l'observait Montaigne, le tout n'est pas de bien vivre, ce qui est difficile encore, c'est de bien mourir, car la mort est l'écueil inévitable des grandeurs humaines : c'est à ce moment suprême que se révèle toute la puissance ou toute la faiblesse de l'homme. Instant solennel entre tous, où Dieu attend l'humanité soit pour découronner les hautes naissances, les grandes paroles, les belles actions, soit pour ajouter à toutes ces choses un nouvel éclat, celui d'une dernière épreuve patiemment attendue et vaillamment supportée! C'est pourquoi ne dites pas d'un

homme qu'il est grand tandis qu'il vit encore, car il se peut qu'après avoir été grand durant sa vie, il se montre petit en face de la mort. Caton paraissait grand, lorsque sa stoïque fermeté contrastait avec la mollesse de ses concitoyens et que les mâles accents de sa parole cherchaient à prévenir la décadence d'une république fameuse; et pourtant Caton n'a pas été véritablement grand, parce que la mort de Caton a été la mort d'un lâche et d'un misérable. Donc, pour mesurer à sa juste valeur la grandeur d'un homme, il ne suffit pas de savoir comment il a vécu; il faut, de plus, rechercher comment il est mort; et, par conséquent, pour établir que Jésus-Christ a été divinement grand, après avoir démontré qu'il est né en Dieu, qu'il a parlé en Dieu, qu'il a agi en Dieu, nous devons prouver encore qu'il est mort en Dieu. Voilà tout le sujet de cette conférence.

Pour distinguer les caractères de divinité qui éclatent dans la mort de Jésus-Christ, il importe que nous examinions préalablement les différentes morts qui sont réputées grandes et belles parmi les hommes. Ces morts, je vais vous les dire.

Un homme a parcouru les différentes stations de cette route périlleuse qu'on nomme la vie, et, parvenu à l'extrême vieillesse, il se rappelle les jours bénis de son enfance, les brillantes années de sa jeunesse, les peines et les travaux de l'âge viril; puis, après avoir jeté un regard de joie sur un passé qui n'est plus, un jour il étend ses membres sur sa couche dernière, et, faisant appeler ses fils et petits-fils, il leur dit : J'ai achevé mon pèlerinage ici-bas, je vais me réunir à mes pères. Quoi qu'il en soit, puissé-je vous léguer un nom honorable et remettre à Dieu une âme pure! Cela dit, le vieillard ramasse dans une bénédiction suprême toutes ses forces et tout son amour. Voilà, Messieurs, une première mort, la mort de l'homme de bien, la mort commune et ordinaire; et si Dieu vous a fait la grâce d'assister à une telle mort, de recueillir cette bénédiction qui descend d'une main glacée par l'âge sur des fronts encore jeunes, vous aurez pu juger par vous-mêmes qu'il y a dans cette vieillesse prête à s'éteindre, dans cette majesté qui va se coucher dans la tombe, quelque chose qui n'est pas de l'homme seulement, une grandeur qui n'est

plus la grandeur du temps et qui n'est pas encore celle de l'éternité.

Et, cependant, ce n'est là qu'une première face de la mort : il y a de la grandeur, sans doute, à mourir ainsi, mais ce n'est que la grandeur des choses communes et ordinaires. Voici une deuxième face de la mort, qui révèle plus de puissance et de noblesse. Un homme se lève du milieu de ses frères : son cœur s'est ému des maux de la patrie; il a vu l'étranger envahir sa terre natale et profaner le temple de son Dieu; alors, rappelant la victoire sous des drapeaux humiliés, il rassemble quelques hommes généreux et s'écrie avec les Machabées : *Moriamur in simplicitate nostra* « Mourons dans la simplicité de notre âme (1)! » Puis, après avoir mis au service de sa patrie jusqu'à la dernière goutte de son sang, il tombe en répétant le mot de ce fameux Romain, « Que mon dernier soupir serve encore ma patrie! » Voilà, Messieurs, une deuxième mort, la mort du brave, la mort du héros; et de ces blessures glorieuses, de ce sang versé pour une juste cause, il sort je ne sais quelle révé-

(1) 1^{er} livre des Macchabées, II, 37.

lation de puissance et de noblesse qui attendrit l'âme, qui l'exalte, qui l'élève au-dessus d'elle-même, tant cela est beau et généreux.

Toutefois, Messieurs, il y a quelque chose de plus grand encore; il est une troisième mort qui révèle plus de force et d'énergie, plus d'empire sur soi-même que la mort de l'homme de bien et la mort du héros. En effet, de la couche funèbre du patriarche et du champ de bataille des Machabées, suivez-moi, je vous prie, sur les bancs de l'Aréopage. Voyez-vous cet homme qui réunit sur son front tous les rayons de la sagesse antique? Je cherche en vain autour de lui des juges, je ne vois que des accusateurs dont la violence passionnée ne parvient pas à troubler la sérénité de son âme. On lui reproche d'avoir introduit dans Athènes des divinités nouvelles, d'avoir perverti la jeunesse; mais son crime, son crime unique, c'est d'avoir moins de vices et plus de lumières que ses concitoyens. N'importe, l'innocent est sacrifié, sa mort est résolue; alors ce sage, le plus grand des païens, courbe la tête sous la sentence qui l'envoie à la mort. Un de ses amis est révolté de l'iniquité du jugement. « Mon cher Apollodore, lui répond Socrate

en lui passant doucement la main sur la tête, aimerais-tu donc mieux me voir mourir coupable (1)? » Puis, après avoir disserté avec ses disciples sur l'immortalité de l'âme, il boit tranquillement la ciguë. Certes, il y a, dans ce calme de l'innocence condamnée et dans ce mépris de la mort, une possession de soi-même qui révèle une âme forte; et lorsque Platon, tout plein du souvenir de son maître, plaçait l'idéal de la grandeur dans le juste calomnié, outragé, persécuté, ne semble-t-il pas devancer le poète romain qui, lui aussi, présentera le spectacle d'une patience victorieuse de la mort comme la plus haute révélation de la force morale?

*Justum ac tenacem propositi virum,
Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solida...* (2)

Telle est la triple mort où éclate la grandeur de l'humanité : la fin de l'homme vertueux, la mort du héros, le supplice de l'innocent. Dieu me garde de rapetisser de telles choses et d'enlever un seul rayon de gloire du front de ces hommes, qui se sont couchés dans la poussière du tombeau avec

(1) Xénophon, *Apologie de Socrate*.
(2) Horace, *Odes*, livre III^e

tant de dignité. Depuis le patriarche expirant sur son lit de douleur jusqu'au père de famille qui, peut-être, au moment où je parle, bénit ses enfants agenouillés auprès de sa couche funèbre; depuis le Machabée donnant sa vie pour défendre le foyer de ses pères et le temple de son Dieu jusqu'à ces braves soldats qui sont tombés, il n'y a pas un demi-siècle, dans les plaines de Champagne ou sous les murs de cette ville; depuis Socrate succombant sous les calomnies de Mélitus jusqu'à ces phalanges d'innocents qui ont porté la tête sur l'échafaud de la Terreur, que de grandes et belles morts! que de sérénité! que de résignation! que d'héroïsme! Et pourtant, si grandes, si belles qu'aient été ces morts, il y a eu dans l'histoire de l'humanité une mort qui présente un caractère infiniment plus élevé, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et, en effet, Messieurs, le premier caractère de divinité qui éclate dans la mort de Jésus-Christ, c'est qu'il a prédit avec certitude la mort la plus incertaine. Si j'affirmais que l'homme ne sait ni l'heure de sa mort ni la manière dont il mourra, je ne dirais que ce que l'expérience vous répète tous les jours

dans un langage plus saisissant, et c'est là sans doute un des plus terribles secrets qui pèsent sur la destinée humaine. Il se peut que Dieu ménage à certains hommes quelques instincts confus, de vagues pressentiments qui les avertissent d'une fin plus ou moins prochaine; il se peut qu'en face du danger tel guerrier ait osé jeter à l'avenir cet audacieux défi : « Le boulet qui me tuera n'est pas encore fondu. » Mais qu'est-ce que cela? Il y a loin de ces prévisions obscures, de ces confiances téméraires aux certitudes de la prophétie. Jésus-Christ, au contraire, prédit le moment de sa mort; il désigne le traître qui le livrera à ses ennemis; il précise le genre du supplice qu'il va subir; il détaille les différentes circonstances de sa passion (1). Or, tout cela restait pour le moins fort douteux en apparence. Il était probable, en effet, que les ennemis de Jésus-Christ préféreraient à un éclat fâcheux quelque attentat secret qui pût servir leur vengeance sans dévoiler leur haine : que de fois n'avaient-ils pas cherché à se défaire ainsi de sa personne? Il était possible même qu'un

(1) S. Matt., xx, 18; xxvi, 2; S. Jean, xiii, 26.

de ces retours de popularité, si fréquents chez la multitude, fit échouer un projet publiquement annoncé. Ce peuple n'avait-il pas fait retentir les rues de Jérusalem du cri de triomphe : « Hosanna au fils de David (1)! » Et, d'ailleurs, quelle apparence y avait-il à ce qu'un supplice réservé aux esclaves fût destiné au descendant des rois de Juda? Aux termes de la loi de Moïse, n'était-ce point la peine de la lapidation qu'un peuple déicide dût arracher à la faiblesse du préteur romain? Je passe les circonstances du supplice plus incertaines encore que le supplice lui-même. Et maintenant je suppose que l'un d'entre nous eût pu surprendre le secret d'une fin si terrible, et qu'après l'avoir renfermé dans son sein il vint à le révéler plus tard à ses amis, dites-moi, ne se mêlerait-il à cette prédiction ni plainte, ni sentiment d'amertume, ni parole de regret? Ah! vous connaîtriez bien peu la nature humaine, si vous pensiez qu'une si effrayante perspective pût la trouver impassible ou sans crainte. Eh bien! loin de se troubler, de s'agiter à l'annonce d'une telle mort, Jésus-

(1) S. Matth., xxi, 9, 15.

Christ la prédit avec un calme, une quiétude, un bonheur qui n'est pas de l'homme. Il brûle de mourir pour ce qu'il appelle le salut de l'humanité : « Je dois, dit-il, être baptisé d'un baptême; or, combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli » *Quomodo coarctor usque dum perficiatur* (1)! Écoutez ce récit prophétique de la Passion : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes; et ils le condamneront à mort, le livreront aux Gentils pour être moqué et flagellé et crucifié (2). » Oh! non, un homme ne prédirait pas une mort si épouvantable avec cette simplicité de cœur, avec cette tranquillité d'âme; il se mêlerait à son langage quelque fard, une émotion fébrile, ou, à tout le moins, un peu d'exaltation : cela est humain, cela est fatal. Jésus-Christ prédit son supplice comme s'il s'agissait d'une chose la plus simple et la plus ordinaire; ici, point de faste ni d'ostentation, une grandeur surhumaine, une assurance divine. Donc, le premier caractère surnaturel qui éclate dans la mort de Jésus-Christ, c'est

(1) S. Luc, xii, 50.

(2) S. Matth., xx, 18, 19.

qu'il a prédit avec une certitude divine la mort la plus incertaine.

De même que la mort de Jésus-Christ a fait resplendir sa science divine, ainsi a-t-elle révélé en lui la liberté et la puissance d'un Dieu. Car si, d'une part, Jésus-Christ a prédit avec certitude la mort la plus incertaine, de l'autre, il a choisi librement la mort la plus ignominieuse. L'homme n'a pas plus le choix de la mort qu'il n'en a la prescience. Rien ne fait mieux ressortir sa faiblesse et son néant que cette entière dépendance d'un événement qui échappe à son pouvoir. Nul, en effet, n'est maître de sa vie : la mort le frappe comme elle veut et quand il lui plaît. Et s'il est de rares occasions où Dieu lui laisse la liberté du choix, l'homme ne prendra pas le chemin qui conduit à l'ignominie, de préférence à la route qui mène à l'honneur. Ah! je comprends l'ardeur guerrière qui fait chercher la renommée dans un trépas glorieux; je comprends que des bataillons entiers s'ensevelissent librement dans leur triomphe; je comprends qu'il puisse sortir d'une poitrine humaine ce cri d'un brave : « A moi, Auvergne! » D'Assas vivra dans tous les cœurs, son nom volera